

De l'homme et de l'au-delà

*La raison humaine ne comprendra
jamais la beauté de la sainte ignorance et
de la sacrée bêtise.*

Charles Dumercy

L'Homme est bête,
Et l'a toujours été.

Affirmation présomptueuse ? Point. Le résultat de patientes observations de l'animal humain dans le temps et dans l'espace.

Pascal a dit : « L'homme, imbécile ver de terre, mais c'est préjuger de ce lombric dont nous ne savons à peu près rien ! « Il a raison, et bien au-delà du lombric...

Comme l'homme se juge intelligent par définition, ; il dénigre ce qu'il ne comprend pas. J'ai connu une dame qui, devant des propos dépassant son entendement, disait à son interlocuteur, après quelque réflexion : « Tu es bête ! »

Les animaux ont le malheur d'être privés de la parole. (Un bonheur, corrigeront certains misanthropes) L'homme peut donc sans peine les écraser de sa supériorité. Pris au mieux, il les nomme ses frères inférieurs. Comédie ! Il

n'est guère enclin à les tenir pour membres de sa famille. En fait l'animal est hors cause. Pendant des siècles, les savants ont soutenu que les « bêtes » n'éprouvaient pas de sentiments. C'étaient des machines, sans plus. On peut lire, par exemple, dans le dictionnaire de Trévoux : « Il y a bien de l'apparence que M. Descartes a été poussé par sa doctrine à soutenir que les *bêtes* ne sentent point, car en considérant les suites de son principe touchant la substance étendue, et la substance qui pense, il s'aperçut que la connaissance des bêtes renversait toute l'économie de son système. » Dans le « Discours de la Méthode », l'auteur ne les compare-t-il pas à des horloges ? Ce n'est pas la seule bêtise sortie de la plume de ce savant illustre.

Au rebours de l'animal privé d'élocution, l'Homme, vous le savez, disserte, explique, clame, s'exclame et déclame, susurre et murmure, vocifère, tonitrué, injurie, commente, invective, chuchote, louange, déplore, célèbre, vitupère ; en bref, use de diverses nuances pour exprimer tant bien que mal, et souvent plus mal que bien, ce qui lui passe par la tête. Cette faculté lui a permis de formuler force concepts abstraits qui ont singulièrement compliqué son existence sans lui apporter la moindre certitude. De surcroît, penché sur lui-même, il s'est découvert une foule de particularités qui ont donné naissance à plusieurs sciences, la plupart conjecturales et peu aptes à le sortir de ses perplexités.

Seul mammifère bipède, l'Homme s'est jugé, en toute simplicité, le roi de la création ; et, comme sa grande passion est de vouloir tout expliquer, surtout l'inexplicable, le problème ardu de la naissance du monde ne l'a pas arrêté. Il a fait preuve, à ce propos, d'une imagination riche et variée. Pour les Phéniciens, un souffle divin féconda le chaos, il en sortit un œuf – engendré par deux principes, le mâle et la femelle, – lequel se brisa et forma le ciel et

la terre. Pour le Polynésien de Tahiti, Ta'aroa « se créa lui-même dans la solitude, il fut l'auteur de ses propres jours et n'eut ni père ni mère ». Niché d'abord dans un coquillage, il le brise pour faire le ciel et la terre des deux moitiés.

Sur tous les points du globe les diverses versions témoignent d'une belle extravagance. D'aucuns s'en sont étonnés, tel Luther qui parlant dans ses « Propos de table » de « l'étrangeté de la création » remarque : « Dans toutes ses œuvres, Dieu a quelque chose de rigolo ». D'autres croyants se sont également posé des questions. Comment l'Être est-il sorti du Non-Être, se demande le poète du « Rig Veda »

Sur un point, tous les récits se rejoignent. La création est une initiative divine. Comme l'a dit Ovide : « Il importe qu'il y ait des Dieux, et il importe surtout d'y croire. »

Le souci de la protection mène au chef, principe biologique connu de nombre d'animaux. L'Homme l'a poussé au-delà du visible. Comme le chef, si puissant soit-il, est un être de chair, donc vulnérable, il était prudent de chercher une protection plus sûre. Aussi l'Homme, animal métaphysique, a-t-il inventé les dieux.

Répudiant toute modestie, il les a façonnés à sa propre image, sauf à broder sur le thème, en l'agrémentant de quelques adjuvants animaliers. Les Égyptiens, entre autres, en firent un large usage. Horus a une tête de faucon et Anubis, le Dieu des morts, une tête de chacal. Thot, qui compte les étoiles, prend parfois la forme d'un babouin et Apis est représenté par un taureau. Le serpent s'est manifesté en Sumérie, aux Indes et jusqu'aux îles Fidji. Orné de plumes, il joue un rôle important chez les Toltèques où il s'appelle Quetzalcôatl et chez les Mayas où il se nomme Kukulkan. Et la Bible nous apprend son jeu néfaste quand, niché dans l'arbre de la science, il tenta

la pauvre Eve. Sans la défaillance de cette faible créature nous nous promènerions encore, insouciant, dans les jardins du Paradis. Ce pluriel, cela va sans dire, ne touche que les seuls chrétiens. En d'autres lieux, sans doute pour augmenter ses pouvoirs, la divinité est enrichie par la multiplication de plusieurs parties de son corps. Une des plus remarquables est une incarnation de Bouddhan qui, à cause de son éclat lumineux et de la durée de sa vie répond au doux nom d'Avalakiteçvara. Il a dix têtes et huit bras.

Pour dissemblables qu'ils soient, les dieux ont pourtant un trait commun : ils sont d'une discrétion absolue. Jamais en aucun endroit du monde, ils ne se sont manifestés d'une manière claire. Les prières et les offrandes, et jusqu'aux blasphèmes les laissent indifférents. Les humains peuvent se permettre les pires crimes, les éléments naturels peuvent dévaster la Terre, nulle réaction.

Devant cette attitude insolite, l'Homme a eu recours à des intercesseurs, afin de connaître la bonne manière de se conduire. Ceux-ci se sont acquittés de cette tâche avec zèle, en lui enseignant comment, selon eux, il convient d'honorer ces puissances redoutables. Tant qu'il s'agit d'hommages anodins, même si la forme exigée paraît saugrenue, tout se passe le mieux du monde mais on n'en reste pas là. Tels dieux aiment que le sang ruisselle d'abondance, d'autres imposent des épreuves d'initiation douloureuses. Les plus cléments se contentent de sacrifices symboliques. Mais tous ont l'offense prompte. Il est salutaire, dès lors, d'éviter leur courroux. Ce n'est pas toujours facile. D'abord à cause des tabous, lesquels, innombrables, concernent aussi bien la vue, le toucher, la nourriture et la parole. Pensez au simple juron. Les peines encourues sont parfois funestes. On risque d'être foudroyé sur place, ou de provoquer quelque autre catastrophe. Pour avoir croqué une pomme, Adam, on le sait, l'apprit à ses

dépens et ses descendants subissent toujours le contrecoup de cette faute d'apparence vénielle.

Les tabous ont pourtant un avantage. Il suffit de les respecter pour vivre en paix. Mais tous les dieux ne se contentent pas de cette obéissance purement formelle. Les plus subtils y ont ajouté le péché. C'est, il faut bien le reconnaître, une rude complication. Alors qu'il serait si simple de vivre à sa guise, il faut choisir à tout moment entre le bien et le mal. C'est difficile. Des choses qu'à part soi on juge parfaitement délectables sont condamnées sans rémission. Telles peccadilles, d'apparence innocente, se voient promues crimes. De sorte que le péché se profile derrière le moindre geste. Or c'est d'une importance capitale à cause de cet au-delà, garanti par toutes les religions, où tout individu espère jouir éternellement d'un bonheur parfait. Hélas, les dieux justiciers n'y acceptent que les bons. Le sort d'un chacun se trouve donc en jeu. Car, ne l'oublions pas, l'Homme jouit du fâcheux privilège d'avoir découvert la mort. Si certains animaux semblent la pressentir, ce n'est, dirait-on, qu'au moment ultime, dans une existence par ailleurs exempte de ce souci. L'Homme, lui, tout en pestant contre la vie, n'a guère le goût de la quitter. L'idée de sa disparition inéluctable le désole. C'est, même souvent, sa hantise constante. Par bonheur, les prêtres sont venus à son secours. Ils ont certifié l'âme immortelle, et ils ont promis la résurrection et la béatitude éternelle à ceux qui restaient fidèles à leurs prescriptions. Alors pourquoi ne pas essayer de s'y soumettre ?

Il n'est pas encore question de bêtise, sinon par le biais. Il a fallu d'abord dresser le décor dans lequel se meut l'Homme, cette entité aux visages innombrables. Le reste suivra.

L'ignorance n'est pas nécessairement synonyme de bêtise. La crédulité s'en approche. Et l'affirmation

gratuite ? Ici, plus de doute, c'est la bêtise pure. Tout individu sensé en conviendra.

Minute ! Des milliers d'humains, d'aucuns réputés intelligents, vivent à l'abri d'affirmations gratuites. Alors ?

Henri de Régnier a écrit : « Il faut, comme dit le proverbe, tourner sept fois sa langue avant de parler et se taire. » Mais il ne l'a pas fait lui-même. Ni moi d'ailleurs...

Note : Nevermann, Worms, Petri : Les religions du Pacifique et d'Australie, p. 31.

De l'exaltation à l'imitation

Toute bêtise trouve un défenseur pour la défendre.

Olivier Goldsmith

Une chose est certaine : l'emploi des mots exige une grande prudence. Qui oserait soutenir, en se basant sur quelques affirmations déroutantes, que les théologiens soient bêtes ? Ils comptent au contraire parmi les esprits les plus subtils, capables de faire des démonstrations qui laissent parfois le simple profane.

Hélas, les démonstrations les plus savantes ne prouvent rien si elles sont à base d'hypothèses, et l'esprit humain est capable de soutenir brillamment les plus belles sottises. Faut-il rappeler les savantes discussions au sujet de l'âme ? Des matérialistes, tel Lucrèce, nient son existence, tout simplement. Pour les épicuriens, c'est un air subtil composé d'atomes, les cartésiens y voient une substance qui pense et d'aucuns philosophes la prétendent répandue dans tout le corps.

L'unanimité des opinions admises, pour rare qu'elle soit, n'offre aucune garantie. Ainsi, tous ceux qui croient à l'existence de l'âme – c'est-à-dire, à peu près tout le monde – sont d'accord pour la proclamer immortelle.

Ce point figure au programme de toutes les religions. Les seules différences portent sur l'aspect de l'opération, d'une importance réelle dans les cultes qui annoncent la résurrection des corps. Ici se pose une question délicate, qui provoqua mainte controverse : Sous quel aspect l'humain accède-t-il à la vie éternelle ? Sous son ultime aspect terrestre ? Ce serait par trop déprimant et rendrait tous les paradis inhabitables. Pensons aux malheureux qui n'arriveraient pas indemnes à destination, les amputés, les disséqués, les écrasés, les pulvérisés. Ce problème n'a pas échappé à la sagacité des théologiens vigilants jusqu'aux moindres détails. Par exemple, le prépuce de Jésus-Christ a fait l'objet de sérieuses préoccupations. Lui a-t-il été restitué lors de sa miraculeuse réincarnation ? Si oui, comme l'affirment saint Athanase et d'autres docteurs, on peut se faire des soucis quant aux dimensions du précieux appendice car celui d'un adulte n'est plus celui d'un enfant.

Les théologiens répondent à ces questions délicates, tout comme à beaucoup d'autres, sans que pour autant l'unanimité se fasse entre eux. C'est normal. Affirmant sans savoir, ils en sont réduits aux hypothèses, et celles-ci, pour ingénieuses qu'elles soient, sont parfois combattues par des constructions mentales plus raffinées encore. Qui oserait traiter de bêtise ces jeux savants de l'intellect ? Et pourtant, cette intrusion du rêve dans pareille matière conduit à des prises de position où la bêtise grimace curieusement.

Ceci explique le caractère dualiste de toute religion. D'une part, un ensemble de rites auxquels l'Homme se soumet, sans rechigner ou en grognant. Animal peureux, il a besoin de croire à quelque chose et, dans ce domaine, le surnaturel l'emporte. Il y cherche consolation et réconfort, sans oublier l'espoir. Malraux n'a-t-il pas dit : « L'espoir des hommes, c'est leur raison de vivre et de mourir » ? Ce

besoin est si vivace que l'incroyant, ou qui se croit tel, se voue d'habitude à une idole profane. L'idéologie politique est fort idoine à tenir ce rôle de substitut et ses adhérents sont capables de lui vouer un culte passionné.

La foi, c'est autre chose. Elle peut se passer de signes ou de cérémonies. Si elle les accepte en s'y conformant, elle n'en a guère besoin. Sa force, toute intérieure, est un phénomène strictement personnel. Elle échappe par essence à tout examen critique et s'exteriorise parfois d'une manière si insolite qu'elle justifie le mot attribué à saint Augustin, parfois à un autre prince de l'Église catholique : « Credo qui absurdum » Un mot qui va loin. Il transcende avec superbe tout raisonnement. Il y a de quoi.

La foi, en effet, prend souvent des formes éperdues et se manifeste par des actes stupéfiants.

De tout temps des exaltés se sont soumis de leur pleine et unique volonté à de dures épreuves de mortifications, inventées pour plaire à leur dieu qui, textes à l'appui, n'en demande pas tant. Pourquoi ces excès de zèle ? Et comment les qualifierait-on en le jugeant selon les normes de la raison ?

Les religions orientales sont riches en ermites et en ascètes, titulaires de prouesses extravagantes. Selon le Rig-Veda, les vràtya, des modèles d'endurance, peuvent rester debout pendant un an. Un vénérable écrit, au nom un peu compliqué pour les Occidentaux, le « Vaikhàna-souariasùtra », parle de force individus aux exploits insolites, tels ceux qui vivent nus et se nourrissent d'urine de vache et de bouse !

Les musulmans connaissent les derviches hurleurs ou tourneurs, plus frénétiques les uns que les autres, les derniers, toupies vivantes, tournent jusqu'à l'effondrement. Chez les chrétiens, les plus excessifs sont les stylites, dont saint Siméon est le plus bel ornement. Cet ancien gardien

de troupeaux, après de nombreuses péripéties, s'installe d'abord sur une colonne de 3 mètres de haut et finit par percher à 22 mètres, sans siège, sur une surface ayant \pm 2 mètres de diamètre. Il y vécut pendant 26 ans dans la crasse et les ordures, et prêcha aux curieux qui, de toutes parts, accoururent pour entendre ce phénomène.

Comme tous les humains qui par quelque prouesse épatent les gogos, il eut de nombreux imitateurs.

Dans toutes les races, les petits imitent les grands. C'est une des premières leçons de la vie. Les singes y ajoutent même les gestes humains et les perroquets les paroles, mais ce ne sont là que jeux sans portée. Dès qu'ils sont adultes, les animaux s'affranchissent. Sauf les moutons, vraiment bêtes, sans rémission. Ils continuent à sauter un obstacle quand même il est enlevé, parce que, avant eux, des congénères l'ont franchi. Rabelais en fit le récit savoureux : « Soubdain, je ne sçai comment, le cas feut subit, Panurge, sans aultre chose dire, jette en pleine mer son mouton criant et bellant. Tous les aultres moutons, crians et bellans en pareille intonation, commencèrent soy jecter et saulter en mer après, à la file. La foule estoit à qui premier y saulterait après leur compaignon. Possible n'estoit les en garder, comme vous sçavez, estre du mouton le naturel, tousjours suyvre le premier quelque part qu'il aille. » Tel est aussi le comportement de l'Homme : les usages, les rites, les cérémonies, la mode, vivent de l'imitation. Tel peuple se frotte le nez pour se saluer poliment. Tel autre porte une perruque monumentale. L'on se met en rang d'oignons, sans se douter qu'un duc de ce nom inventa cette parade pour honorer le Roi Soleil. S'il fut longtemps indécent en France de montrer sa cheville, la femme avait le droit d'exhiber un décolleté généreux. L'Espagne, plus sévère, s'en prenait aux pieds. Pachéco n'écrivait-il pas : « Y a-t-il quelque chose de plus contraire au respect que

nous devons à la pureté de Notre Dame la Vierge que de la peindre assise les jambes croisées ou même avec ses pieds sacrés découverts et nus ? Remercions la Sainte Inquisition d'avoir interdit cette licence ». Velasquez, son gendre, a scrupuleusement respecté cet interdit.

Si aujourd'hui, les femmes courent nue tête, elles ignorent sans doute qu'elles enfreignent les instructions de saint Paul. L'intraitable apôtre ne voulait-il pas qu'elles se couvrissent la tête en signe de sujétion « à cause des anges » ? L'usage, on le sait, s'est maintenu des siècles durant dans les Églises catholiques. Il me souvient d'avoir vu une estivante, très légèrement vêtue, se mettre un mouchoir sur la tête, avant de pénétrer dans une petite église du Midi, alors que sa culotte couvrait à peine ses fesses.

La mode commande les conventions vestimentaires et tout le monde obéit. Les plus réfractaires suivent avec un retard qui ne dépasse guère deux ou trois générations. Ne pas suivre le mouvement expose à des ennuis. Au début de xx^e siècle, un garde civique bruxellois, frotté de jurisprudence, se présenta un jour affublé d'un uniforme périmé, arguant qu'il était conforme à un décret non rapporté. Il n'en fut pas moins traîné devant les tribunaux.

Les novateurs ont essayé maintes fois les sarcasmes du populaire. La première religieuse qui enfourcha une bicyclette s'est fait huer. Madame Dieulafoy qui assistait son mari dans ses fouilles archéologiques, dut se munir d'une autorisation pour pouvoir s'exhiber sans ennuis dans un costume masculin.

Il n'en faut point douter, l'Homme aime l'imitation. Grâce à elle, il se retrouve avec une multitude de semblables. Ce qui le dispense de tout effort de penser.

Et la bêtise, qu'est-ce donc ?

